

POUR UNE ALTERNATIVE A L'ÉCOLE :

relations entre l'I.C.E.M. et les mouvements marginaux

En juin 1974, à Censeau, dans le Jura, a eu lieu une rencontre de divers courants dits marginaux, sur le thème : VIVRE AVEC L'ENFANT; Des camarades de l'I.C.E.M. y étaient et, pour faire connaître la pédagogie Freinet aux 3 000 ou 4 000 personnes réunies là, ils ont organisé un atelier peinture pour les gosses, un stand C.E.L., un débat, une projection de film, et pris en charge la réalisation du journal quotidien par l'intermédiaire duquel le débat s'est poursuivi.

Manifestement, la pédagogie Freinet restait inconnue de ces camarades en recherche, aussi la «confrontation» a-t-elle été fructueuse. Mais le débat rebondit avec la publication, dans *Contact-Education* n° 8 (été 1974), d'un article intitulé *Au-delà de Freinet* qui, pour le moins, révèle une sacrée méconnaissance de la pédagogie Freinet telle qu'elle se pratique. Aussi, pour répondre à cet article, mais également à des tas d'arguties du même genre qu'on entend régulièrement, voici, à gauche le texte de *Contact-Education*, à droite, les réactions de plusieurs camarades réunis à Theix en septembre 74.

Au-delà de Freinet

Ah, si Freinet avait été reconnu à sa juste valeur et intégré à l'Education Nationale il y a quarante ans (ne serait-ce qu'à la fin de la seconde guerre mondiale) nous n'en serions sans doute plus là aujourd'hui. Mais, comme il le dit lui-même, «*l'école n'est jamais à l'avant-garde du progrès social (...), trop conditionnée par le milieu familial, social et politique*», par sa structure et son concept pourrait-on ajouter en 74. Sa «pédagogie populaire» suit son chemin, se heurtant aux préjugés sans devenir des conservateurs et des anxieux. S'il faut rendre à Freinet ce qui lui appartient, il faut aussi regretter que «l'éducation alternative», suite logique d'une prise de conscience dont il fut le pionnier, ne soit pas plus comprise de ses contemporains que la «pédagogie populaire» à son époque héroïque.

Bien qu'il se défende lui-même d'un dogmatisme sclérosé et anti-évolutif, il n'en demeure pas moins vrai que sa pratique pédagogique est bâtie sur quelques axiomes qui sont aujourd'hui à la barre d'accusation; les remettre en cause ébranle un édifice jusqu'alors très satisfaisant et d'avant-garde, plutôt que d'en consolider la cohésion.

Plusieurs points sont à aborder :

Freinet a une vision politique de l'école, et il précise aussi que le peuple accédant au pouvoir aura son école, sa pédagogie. Et dès 1933, Freinet précise : «L'éducateur doit s'imprégner de cette idée que l'école telle qu'elle est comprise aujourd'hui n'est qu'un rouage mineur de la grande et complexe fonction de formation — ou de déformation — des individus. (...) Hélas ! On ne tient pas à ce que l'instituteur exerce dans ce sens sa logique car la responsabilité est évidente dans nos écoles populaires : chômage, taudis, sous-alimentation, nervosité, tuberculose, déficience, anormalité, sont les fruits de notre régime d'exploitation et ne disparaîtront qu'avec l'établissement de la société socialiste.»

Oui, nous sommes «POPULAIRES» ! Alors nous acceptons les compromis... non les compromissions. Des compromis quotidiens parce que les enfants sont là, dans la classe, au centre de nos préoccupations. Parce qu'il n'est pas possible que nous restions en position d'attente... une attente que les enfants ne nous pardonneraient pas et qui nous rendrait alors au triste rôle d'adjudants, de gardes-chiourmes. Nous ne pouvons pas nous y résoudre. Alors chaque jour nous faisons classe, du mieux que nous pouvons, dans le présent où nous sommes, en compagnonnage avec les enfants et les adolescents, grâce à l'appui de techniques et d'outils qui sont nos aides essentielles.

Arranger l'école ou en sortir ?

Freinet constate et déplore le statut de l'enfant de notre époque, mis à l'écart du monde réel dans la matrice scolaire, alors que dans les sociétés villageoises anciennes il était un membre actif à part entière. Mais plutôt que de remettre en question la nécessité de l'école (qui se justifiait au début de l'ère industrielle par l'exploitation abusive de la main-d'œuvre enfantine), Freinet va tenter d'améliorer le sort de l'enfant dans l'institution. L'enfant est soustrait à la vie, donc il faut recréer, sinon une situation identique, du moins un substitut acceptable. Suivant ce raisonnement, son école devient une société artificielle, miniaturisée, bâtie sur des rapports d'argent (coopérative scolaire) et de travail (programmes).

née. On trouve pourtant chez lui une conception de l'éducation dépouillée de la scolastique, c'est-à-dire ce qui dans l'école est le plus nocif.

Caricature de la coopérative : elle n'est pas bâtie sur des rapports d'argent ni sur le respect des programmes, mais sur l'expression libre des individus et des groupes qui se construisent dans la LIBRE recherche (en français, maths, sciences, etc.)

La coopérative permet l'apprentissage de la vie de groupe qui aide chaque individu à élaborer sa personnalité par fécondation réciproque. Elle est surtout l'occasion d'une remise en cause permanente des types de communication dans le groupe-classe. D'ailleurs on parle de plus en plus de «conseil» — comme les conseils ouvriers — et non plus de réunions de coopérative. L'auteur se laisse aveugler par les pseudo-coopératives officielles qui n'ont rien à voir avec la pédagogie Freinet.

Il y a une sorte de malhonnêteté intellectuelle à reprocher à Freinet de ne pas remettre en question la nécessité de l'école alors qu'en 1966 (date de sa mort), cette idée n'était pas encore

Classes d'âge

Si Freinet vante les mérites des anciennes classes de village à cause de la diversité d'âges représentés, il n'en accepte pas moins le système de la pédagogie capitaliste (qui se doit d'être rentable) séparant les âges par ses programmes et la structure de ses locaux.

Là encore, caricature. Ignorance totale du décroisement effectif que des centaines de copains en recherche vivent avec leurs gosses. Par exemple, dans plusieurs établissements, chaque après-midi, toutes les classes «éclatent» et les enfants se répartissent selon leurs goûts dans les «ateliers» pris en charge

Dans son livre sur la «psychologie sensible», l'étude des besoins spécifiques à chaque étape du développement de l'enfant est fort intéressante par sa clarté, son bon sens et sa simplicité. Mais le danger réside dans l'application systématique d'une spécialisation du milieu (locaux, matériel, adultes) à un âge spécifique. C'est ignorer la valeur éducative et formatrice des rapports entre différents âges que nous révèlent les expériences marginales. C'est un moyen idéal pour couper les enfants de la réalité de la vie (ce que pour des raisons du même ordre, Freinet reproche à Montessori). Or, l'idéal, ce que l'école ne permet pas, c'est cette représentation de tous les âges dans un milieu adapté aux besoins et à l'activité de chaque stade (de l'enfant aux vieillards). L'école, même celle de Freinet, est un ersatz de vie, qu'on s'en défende ou non.

par des enseignants et même, parfois, des parents ; et ces ateliers, ce peut être n'importe quoi, sauf de la scolastique. Bien entendu ces «ateliers» ne sont pas enclos dans le cadre strict de l'établissement. Bien au contraire : la liaison constante avec la réalité de la vie est la préoccupation principale. On pourrait parler longuement, à ce sujet, de ce qu'un camarade appelle l'enquête-participation : un petit groupe de gosses accompagné de l'enseignant va participer aux activités d'un groupe de travailleurs, une journée entière. Pas regarder, FAIRE. Les marins-pêcheurs du port voisin, par exemple, ou les agriculteurs regroupés en un G.A.E.C. Et ce n'est qu'après «en avoir tâté» qu'ils posent des questions et s'informent plus en profondeur.

L'activisme scolaire

Freinet en est donc réduit à créer par un tissu ingénieux d'artifices, une école ne contredisant pas trop son idéal d'intégration à la vie. L'activité dans la classe lorsqu'elle n'est pas conditionnée par une intention de l'adulte (progresser) n'est pas critiquable dans son principe, mais reste fort limitée. Par contre, le système des enquêtes et des exposés est un bon exemple de ce leurre proposé à l'enfant qui désire être actif (il est réduit à la tâche de rapporteur au public de l'activité d'autrui).

En réalité, les gosses n'enquêtent que sur ce qui les concerne ou les intéresse. Bien souvent ils découvrent la vie que mène leur père, leur mère ou quelqu'un de proche, et c'est ça qu'ils creusent, qu'ils essaient de piger parce que ça les touche, et qu'ils ramènent en classe, souvent pour faire éclater les injustices, clamer leur révolte ou leur solidarité.

Un bon concept, mal appliqué

À propos d'activité, Freinet propose un concept nouveau (ou très ancien selon les points de vue), celui que l'enfant tend vers le travail, l'utilité de ses actes (principe de réalité de Freud, sans aucun doute). Ce concept a l'intérêt d'être le contre-pied d'une certaine «infantilisation de l'enfance» qu'implique le commerce du jeu et la scolarisation (passivité) prolongée. Là encore, Freinet se contredit. Au lieu de permettre à l'enfant d'être utile socialement, à son rythme et selon ses moyens bien entendu, il se satisfait d'en faire l'«employé» du groupe d'enfants dans le cadre de la classe ; substitue facile-compromis à la structure d'une école qui exige une enfance en «attente de vie».

Rien à voir avec le «principe de réalité» de Freud. Pour ce dernier, ça s'oppose au «principe de plaisir» qui tend à faire de tout acte une satisfaction des pulsions libidinales. Mais la réalité est là, avec ses gros sabots capitalistes qui dit : si tu veux satisfaire ton besoin de manger, il te faut du fric. Si tu veux du fric, TRAVAILLE ! Pour travailler, arrête un peu de te faire plaisir : le travail c'est sérieux, c'est pénible ; tu gagneras ton pain à la sueur de ton front... Pour Freinet, le travail est naturel à l'enfant, mais pas ce boulot forcené, sans lien aucun avec le plaisir. Le jeu de l'enfant est, en fait, un travail, dans la mesure où il est utile à la réalisation d'un projet qui satisfasse son plaisir. Ce n'est pas l'activité désincarnée d'un ange infantile !

L'enfant producteur compétitif

«*Tout individu veut réussir. L'échec est inhibiteur, destructeur de l'allant et de l'enthousiasme*» indique le dixième commandement de la pédagogie populaire ; comment pourrions-nous contredire un tel principe. Pourtant, alors qu'une telle phrase laisserait entrevoir un total respect de la création de chacun, donc une absence de jugement, Freinet instaure pour les textes libres ou les dessins une critique collective de l'œuvre d'un enfant, le ou les meilleurs étant choisis et reproduits par l'imprimerie ou la polycopie. Quelle contradiction ! Bien sûr, le maître est en dehors du jeu... inattaquable ; mais les enfants entrent, de ce fait, dans un système de compétition et de comparaison inter-individuel qui est le fondement de notre société productrice, arriviste, capitaliste.

originaux et libres à la naissance. Si l'enfant est heureux de franchir des étapes, c'est lui-même qu'il dépasse et donc une véritable éducation ne se satisfera plus de ce système.

Dans la même lignée, Freinet accepte le cadre étroit de l'institution scolaire, accepte que l'enfant se «mesure» d'année en année à un programme identique pour chacun et plus tard, se prépare aux examens, aux concours, à la promotion sociale dans son ensemble, véritable mensuration et normalisation d'être

Caricature du texte libre. Il y a beau temps qu'on ne sélectionne plus ainsi. Qu'elle soit orale, écrite, gestuelle, etc., la production n'est qu'un élément de construction de soi, du groupe, des groupes.

La «critique», en fait, c'est une discussion collective où la notion de jugement reste secondaire. Il s'agit de débattre du problème posé par le texte, d'amener l'auteur à plus de précision, de confronter les points de vue.

En fait, dans la mesure où on le peut matériellement, on imprime un texte de chacun. L'important, ce n'est pas que X ou Y soit imprimé ou pas, c'est qu'il aille aussi loin que possible dans la direction qu'il s'est choisie. D'ailleurs, le journal scolaire tend de plus en plus à une expression anonyme (textes non signés) ou collective (prise en charge par toute la classe).

Programmes

Et si Freinet pour en finir reconnaît et aime cette diversité de l'enfance, donc les tendances propres à chaque personnalité, il n'en accepte pas moins de se conformer à des programmes qui ont intrinsèquement un objectif contraire.

Les programmes, nous l'avons déjà dit, ne représentent rien du tout pour nous.

Nous reconnaissons Freinet en ce qu'il a fait de meilleur : faire avancer la conscience de nombreux éducateurs. Mais ce qui le sépare définitivement de l'éducation alternative est le radicalisme de cette dernière, ce refus de la compromission, ce désir intense

Les examens et concours, en revanche, représentent un problème dont nous avons souvent discuté. Nous ne nous reconnaissons pas le droit de choisir à la place de l'enfant et nous n'avons pas l'hypocrisie de croire que les gosses peuvent s'en sortir sans passer ces foutus examens. Mais ça ne signifie absolument pas qu'on les met au centre de nos préoccupations. Les examens sont

de faire correspondre l'idéal à la pratique. La plus inacceptable contradiction de Freinet est d'avoir accepté les axiomes d'un temps révolu : l'école et tout ce qu'elle sous-entend.

BENOIT

En conclusion, nous restons des praticiens populaires qui voulons modifier, supprimer l'école si on peut, de l'intérieur en émettant chaque jour, avec les gosses, des hypothèses qui construiront dialectiquement une théorie qu'on veut vivante, sensible, mais simultanément de l'extérieur par notre engagement politique. On n'a pas trop de complexes car les sciences de l'éducation qu'on dit scientifiques sont bien vides sur le terrain du journalier et du vécu.

avant tout un ensemble de trucs et de ficelles, et il suffit de les présenter sous cette forme, d'en démonter et enseigner les mécanismes pour les dépouiller de leur aura sacrée et consacrer la plus grande part de notre temps à autre chose de plus intéressant.

Les alternatifs peuvent se donner l'illusion des mains propres sur ce problème dans la mesure où jusqu'à présent, le mouvement s'est développé dans le primaire où le problème des examens ne se pose pas. Mais dès qu'une école secondaire de type nouveau se met en place, comme il en démarre une cette année, le problème est posé dans les mêmes termes : «Le dilemme bac/éducation nouvelle est refusé. On pense que deux années d'une bonne préparation permettent de réussir à l'examen même après un cycle secondaire visant à des buts plus larges, pourvu que les élèves soient motivés.»

Janou LEMERY
MEB

Claude CHARBONNIER
Christian POSLANIEC

La seule alternative actuelle à l'école ?

Ce qui préoccupe Freinet ce n'est pas l'école mais l'éducation, il suffit pour s'en convaincre de relire *L'Éducation du travail et Les dits de Mathieu*. On lui a d'ailleurs reproché sa mythologie rustique mais s'il se réfère souvent à l'apprentissage de la vie au sein du village c'est parce que dans sa propre enfance, le village constituait encore un milieu social où l'enfant pouvait s'éduquer naturellement. Avec une lacune, pourtant, et très grave : l'isolement culturel ; ce n'est pas un hasard si les premières techniques introduites par Freinet à Bar-sur-Loup sont la correspondance et le journal scolaire qui vont ouvrir l'horizon des petits villageois, permettre un approfondissement de leur vécu.

L'insistance qu'il mettra à parler de ce milieu rural en voie de disparition n'est pas due, comme certains ont voulu le croire, à une mystique de la nature mais à son inquiétude devant la détérioration progressive des conditions de vie faites à l'enfant. En ce sens son œuvre est prémonitrice : le milieu social, à un degré plus aigu dans les grands ensembles mais également dans la plupart des zones rurales, n'est plus un milieu éducatif, il est de moins en moins un milieu vivable pour l'enfant.

Le milieu s'est tellement compliqué, cloisonné, sophistiqué qu'il devient impénétrable, incompréhensible, si l'on ne fournit pas à l'enfant les moyens de pénétrer, de comprendre et cela par une action consciente, délibérée, celle que nous essayons d'apporter.

Prétendre que l'école est l'institution qui aliène le plus l'enfant, qui l'empêche d'appréhender valablement le monde d'aujourd'hui est une vue trop simpliste. Certes l'école n'a pas été étrangère au processus de détérioration du rôle formateur du milieu social parce qu'elle a fait semblant de combler les décalages croissants entre l'enfant et le milieu. Mais supprimer actuellement toute institution scolaire, c'est-à-dire tout milieu protégé (donc artificiel) d'enfants en vue de leur permettre un apprentissage graduel de la vie sociale, équivaldrait à vider immédiatement les bassins de pisciculture dans les rivières, à ouvrir les élevages de faisans sur les bois. Il est juste de prétendre que seul l'élevage a permis qu'on tolère sans s'alarmer une telle dégradation du milieu naturel de pêche et de chasse mais ce n'est pas l'élevage qui est cause de la détérioration et il faut agir sur d'autres phénomènes avant d'envisager un monde sans élevage.

On peut dire, même si cela peut sembler baroque, que l'école (pas n'importe quelle école bien sûr) peut être le dernier milieu où l'enfant bénéficierait d'une éducation naturelle, la seule qui soit formation en profondeur et non simple dressage. Ce n'est pas pour rien que Freinet, dans *Pour l'école du peuple*, utilise le terme «réserve d'enfants» pour l'éducation des petits. Dans son esprit il ne s'agit pas d'un ghetto (du type réserve d'Indiens) mais d'un milieu préservé (du type réserve d'oiseaux) rendu indispensable par la dégradation générale de l'environnement social.

En effet où l'enfant trouverait-il actuellement les moyens de se former naturellement, compte tenu des réalités suivantes :

- la disponibilité des adultes qui s'amenuise en fonction des conditions de vie et de travail et des revendications de vie personnelle des parents,
- la séparation des générations : non seulement les grands-

parents vivent hors du foyer mais le troisième âge est de plus en plus séparé de la population active,

- la ségrégation dans l'habitat que l'urbanisme «sauvage» des siècles précédents n'avait jamais pu réaliser à un point tel,
- l'absence de lieux de rencontre, d'espaces disponibles pour les enfants,
- l'instabilité professionnelle des parents et les changements fréquents d'habitation,
- l'omniprésence et la portée des moyens de conditionnement,
- la complexité croissante des phénomènes socio-économiques.
- l'impossibilité de voir les adultes au travail (interdiction d'entrer dans les entreprises, cloisonnement étanche entre production et relations avec le public, celles-ci étant assurées par l'hôtesse standard ou l'appareil automatique),
- l'impossibilité de comprendre le sens d'un travail à cause du cloisonnement des tâches, la difficulté à cerner les professions non artisanales ou libérales (on dit de moins en moins : untel fait tel métier mais untel travaille chez...).

Tous ces phénomènes, et bien d'autres, ne permettent pas de laisser les enfants aux prises avec le milieu social sans une formation délibérément organisée, c'est pourquoi nous croyons d'une part que la seule alternative actuelle à l'école est une autre sorte d'école, d'autre part que le combat doit s'exercer aussi sur tous les phénomènes décrits précédemment afin de redonner une valeur éducative au milieu social (et l'abolition du capitalisme est une condition nécessaire mais non suffisante de cette nécessaire transformation).

C'est pourquoi nous sommes nombreux à penser que la volonté légitime de supprimer l'école traditionnelle ne doit pas nous orienter vers des solutions parallèles qui se heurteront aux mêmes difficultés et isoleront l'action de transformation en la réservant à des couches privilégiées de la population et, en disant cela, nous ne pensons pas seulement au privilège de l'argent mais principalement, au privilège culturel qui a permis de pousser jusqu'au bout la critique du système scolaire actuel : il serait intéressant à cet égard de noter le niveau scolaire des parents désirant pour leurs enfants une autre éducation. Le paradoxe n'est qu'apparent car il est normal que ceux qui ont été évincés des études scolaires et universitaires soient plus sensibles à l'injustice qu'ils ont subie qu'à la remise en cause de l'institution.

Nous craignons que la recherche de solutions marginales apporte seulement l'illusion d'une plus grande liberté de manœuvre — les problèmes fondamentaux restant les mêmes — et crée un isolement préjudiciable à une vraie recherche des solutions. Voilà pourquoi notre choix est d'agir dans toute la mesure du possible au sein de l'école publique afin de la transformer profondément mais aussi d'agir sur tous les plans pour une transformation du milieu social. Sur ce point, même les militants de l'I.C.E.M. n'ont peut-être pas remarqué avec suffisamment de netteté que l'enquête «L'enfant et son milieu» avait un contenu politique. Qu'en pensez-vous ?

M. BARRE

Que les camarades intéressés par ce sujet (pris en charge au congrès par le 72) se mettent en relation avec Ch. POSLANIEC, 76, rue de la Mariette, 72000 Le Mans.